

Interview par Géraldyne Masson

Guillaume Bresson Chorégraphies de l'imaginaire

Guillaume Bresson, 29 ans, est un peintre d'hier et d'aujourd'hui. À l'occasion de l'exposition collective à laquelle il participera du 16 avril au 14 mai à Paris à la Galerie Nathalie Obadia, nous avons voulu vous présenter le travail de cet artiste français à suivre de près...

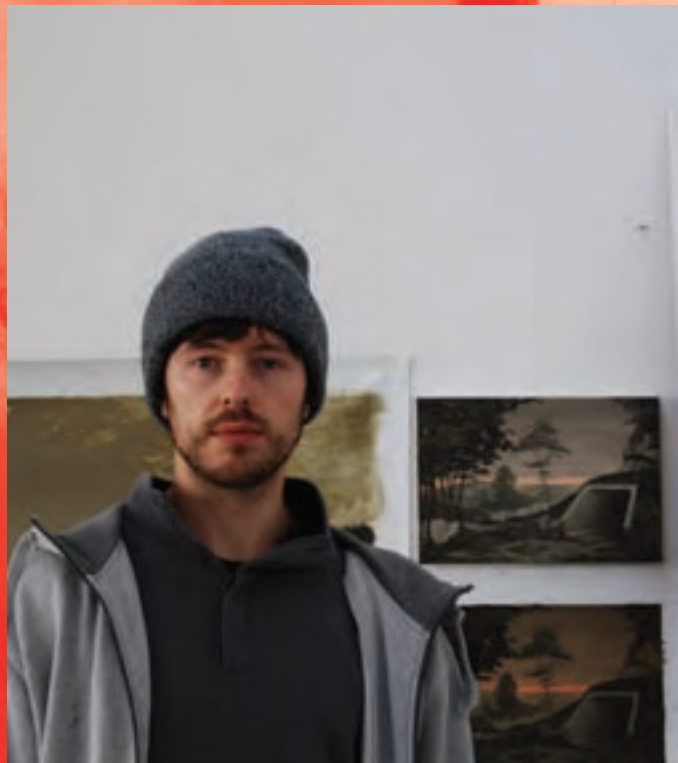
Après avoir taquiné la bombe de peinture dans sa jeunesse, c'est vers la sculpture, le dessin et la peinture que se tourne Guillaume Bresson. En 2007, il obtient son diplôme de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris avec les Félicitations du Jury et enchaîne depuis les expositions : Toulouse, sa ville d'origine, mais également Moscou, Berlin, Bruxelles ou encore Paris. Son travail est souvent mis en relation avec la peinture de Caravage pour les clairs-obscurs, le romantisme



www.galerie-obadia.com

noir de Géricault ou encore les compositions et les fresques historiques de Nicolas Poussin. On pense également, dans ses toiles en grisaille à des photographies en noir et blanc. Dans ses œuvres qui ne cherchent pas à reproduire la réalité, les drapés d'antan ont laissés place aux survêtements de marques dont

les bandes reflètent la lumière, les bagarres se font chorégraphiques, la lumière sculpte les personnages et les parkings sous-terrains lui permettent d'exceller dans des jeux de compositions ultra-maîtrisés. Après ses mises en scène très méthodiques, Guillaume Bresson travaille aujourd'hui sur des toiles plus spontanées qui font cohabiter les différents espaces de son travail. Il mêle désormais paysages imaginaires et scènes avec des personnages.



Qu'est-ce qui t'a donné envie de mettre en peinture le sujet des émeutes et plus généralement les environnements urbains ?

J'y voyais un sujet épique qui permettait un déplacement de l'iconographie «pop-banlieue» vers la culture «savante». Montré sous un angle différent, le sujet était théâtralisé, mis en scène, «surcomposé». À l'inverse du réalisme du reportage, cette «esthétisation» du fait divers le déchargeait en partie de sa violence. L'environnement urbain est le théâtre naturel de ces affrontements. L'accent est mis sur son architecture dans ma série des parkings. Elle est porteuse de significations qui dialoguent avec celles de l'action : l'espace anxigène, la poétique du sous-sol, du tunnel, la claustrophobie...

Peux-tu nous décrire de quelle manière construis-tu tes peintures ?

Il y a plusieurs voies. Mes paysages récents sont imaginaires et ne demandent pas de travail préparatoire. Le processus est plus méthodique pour les mises en scène comprenant des personnages : je pars de dessins/storyboard dans lesquels je dispose les corps sur un plan du sol virtuel en perspective qui fait office de scène. Pour chaque personnage, je photographie un modèle que j'habille, éclaire et dirige selon son rôle. Les détails vestimentaires, les expressions, la gestuelle sont autant d'informations qui participent à la construction du récit. À partir de ces photos, je fais un montage où je rassemble ces personnages que je dispose dans le décor lui aussi souvent recomposé (imaginaires, photos, internet, capture d'écran...). Un agencement narratif est défini entre ces différents éléments. Enfin, je reporte ce montage sur le tableau et commence la peinture.

Tu ne donnes pas de titre à tes peintures la plupart du temps...

La narration reste ouverte ainsi que l'interprétation. Il n'y a pas de volonté de ma part de délivrer un message ou de raconter une histoire bien précise. Mes scènes ne renvoient ni à un évènement

qui s'est réellement produit, ni à un récit littéraire.

Peux-tu nous en parler de l'importance que tu portes à cette recherche de mise en scène et de composition ?

Les corps, par leur situation, leur position, leur geste et leur agencement en groupes, produisent, organisent, et dans certains cas circonscrivent un espace. Leur mise en mouvement génère une circulation du regard. Le corps est ainsi l'élément de base de la syntaxe qui régule l'enchaînement causal de la narration.

Peux-tu nous parler de ta création récente mêlant monde végétal et architecture délabrée, et de l'évolution que tu souhaites donner à ta peinture ?

Le paysage est un dyptique présenté à la FIAC en 2010. Les deux tableaux représentent la même vue d'une entrée de tunnel en béton sur fond de paysage «italianisant». Ils sont uniquement différenciés par un très léger changement de luminosité, comme deux moments séparés par quelques minutes. Le grand écart temporel qui existe entre le tunnel en béton et le paysage vient buter sur cette durée dérisoire. D'une manière plus générale, les glissements de sens, de temps, les décalages dans l'enchaînement narratif sont présents dans mon travail actuel.

Quels sont tes projets pour 2011 ?

Je participe à l'exposition «L'Hiver ou le Déluge» à la Galerie Nathalie Obadia à partir du 16 avril, une carte blanche donnée par la galerie à différents artistes, et également à l'exposition «Lumière Noire» à la Staatlich Kunsthalle de Karlsruhe de juin à septembre, ainsi qu'à la Biennale de Curitiba au Brésil à partir de septembre.



Sans titre, huile sur toile, 170x205cm (2006)



Sans titre, huile sur toile, 170x300cm (2008)